

On l'a vu dans l'introduction, Spinoza, de son vivant fut à la fois admiré et détesté, d'où le titre de l'exposé. Ce qui explique sa devise et les précautions qu'il prit, non-publication, protection de quelques personnes influentes, pour pouvoir conserver sa liberté.

La plupart des commentateurs soulignent la diversité des jugements relatifs à la pensée de Spinoza, et cela dès son vivant.

- « ... bien des commentateurs ont pu attribuer à Spinoza leur propre expérience. On nous a présenté un Spinoza « ivre de dieu », un Spinoza athée, un Spinoza pré-marxiste, un Spinoza mystique, un Spinoza retrouvant une expérience religieuse extrême orientale, etc » (F. Alquié, *Le rationalisme de Spinoza*).

Ou encore :

- « Depuis le moment où l'ensemble de son texte est devenu public, l'année qui a suivi la mort de son « auteur », la philosophie de Spinoza n'a cessé d'être toujours au présent, un objet de fascination et de rumination, en ce sens que chaque siècle de la culture européenne moderne l'a en quelque sorte ré-inventée, pour se modeler lui-même d'après l'image qu'il en élaborait » (Pierre Macherey, *Avec Spinoza*).

Et surtout il ajoute que la diversité des jugements a à voir avec le contenu de sa philosophie.

- « Spinoza est celui des philosophes qui a prêté occasion aux leçons les plus extrêmes et les plus opposées : et ceci, sans doute, parce que l'opposition est au coeur de sa pensée ».

Cette dernière affirmation, « l'opposition est au coeur de sa pensée », semble capitale : s'il y a eu plusieurs interprétations de Spinoza, c'est peut-être que sa pensée n'est pas « d'une seule pièce »; il y a peut-être plusieurs Spinoza dans les écrits de Spinoza !

- Quelques exemples, d'abord de son vivant, Burgh, Massillon, Thomasius, Kortholt:

- Burgh, d'abord proche de Spinoza, mais converti au catholicisme, lui écrit :

- « Plus je vous ai admiré jadis pour la subtilité et la pénétration de votre esprit plus maintenant je vous plains et déplore votre malheureux état... Toute votre vie, qu'est-elle donc devenue sinon une pure illusion et une chimère... Misérable homoncule, vil ver de terre, que dis-je cendre, pâture des vers, prétendez-vous, par un blasphème inqualifiable, être au-dessus de la Sagesse incarnée, infinie, du Père Eternel ?... En persévérant dans vos erreurs abominables, que pouvez-vous donc espérer sinon la damnation éternelle ? Ayez présente à l'esprit cette pensée horrificante... ».

On comprend d'autant mieux cette dernière phrase que Spinoza démontre que :

- « Un homme libre ne pense à aucune chose moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort mais de la vie » (IV, LXVII).

- Massillon :

- « Un Spinoza, ce monstre qui, après avoir embrassé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'était pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermât dans le parti de l'irréligion et de l'athéisme ; il s'était formé lui-même ce chaos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion et de ténèbres, où le seul désir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui et le dégoût de ceux qui le lisent, où hors l'impiété tout est inintelligible et qui, à la honte de l'humanité, serait tombé en naissant dans un oubli éternel et n'aurait jamais trouvé de lecteurs, s'il n'eût attaqué l'Etre suprême... » (*Sermon pour la quatrième semaine de carême*).

- Thomasius :

- « ... le plus pestilentiel des livres ».

- Kortholt :

- « Puisse-t-il être dévoré par la gale ».

A côté de cette attitude violemment hostile, il faut relever la position de Leibniz, qui tout en cherchant à se laver de tout soupçon de spinozisme, est intéressé par sa pensée et cherche à le connaître.

Dans la préface des *Nouveaux Essais*, il déclare :

- « J'étais allé un peu trop loin et je commençais à pencher du côté des spinozistes ». Selon Leibniz, Spinoza n'est pas « un méchant athée », mais « un juif subtil » !

- Pierre Bayle, en 1696, écrit un article sur Spinoza, dans son dictionnaire historique et critique. Tout en critiquant son athéisme il reconnaît son intégrité morale et en fait un « athée vertueux ».

- « Ceux qui ont quelques habitudes avec Spinoza, et les paysans du village où il vécut en retraite pendant quelques temps, s'accordent à dire que c'était un homme d'un bon commerce, affable, honnête, officieux, et fort réglé dans ses mœurs. Cela est étrange : mais au fond il n'en faut pas plus s'étonner que de voir des gens qui vivent très mal quoiqu'ils aient une pleine persuasion de l'Evangile » (*Dict. Phi.*).

Au dix-huitième siècle, les choses changent, notamment en France, où Spinoza est reconnu comme un des premiers penseurs critique du dogmatisme religieux et de l'absolutisme monarchique, matérialiste et athée, annonciateur de ce qu'on appellera la philosophie des Lumières.

- Voltaire :

- « Je ne connais que Spinoza qui ait si bien raisonné mais personne ne peut le lire » (*Lettre à D'Alembert*).

- Diderot :

- Il en fait la référence de son roman *Jacques le Fataliste*, et écrit, à propos du *T.T.P.*, que c'est « un traité d'athéisme très frais et très vigoureux plein d'idées neuves et hardies ».

Il inspira aussi ceux qu'on appelle les « **philosophies clandestines** » (cf. exposé sur Malebranche).

On s'aperçoit que la « réhabilitation » de Spinoza prend des formes diverses :

- Ce n'est pas un athée, c'est un athée certes, mais vertueux, il est vertueux parce qu'athée.

- En Allemagne, il faut mentionner la « querelle du panthéisme ». Au Spinoza matérialiste, **Deus sive natura**, elle en fait un philosophe « **ivre de Dieu** » (Novalis), **Natura sive Deus**.

- Elle commence avec Lessing (1729-1781) , qui aurait déclaré :

- « Hen kai pan », Un et Tout → Dieu et la Nature ne sont qu'un seul être unique. Il aurait ajouté :

- « Je ne suis rien d'autre... Il n'y a pas d'autre philosophie que la philosophie de Spinoza ».

Ce qui entraînera les contributions de Mendelssohn, Herder, Goethe, Fichte, Kant, Novalis, Hegel...

- Goethe :

- A propos de Spinoza :

- « theissimus, christianissimus ».

- Hegel :

- « Spinoza ou pas de philosophie ».

Mais il écrit aussi :

- « Spinoza était par son origine un juif et c'est en somme l'intuition orientale selon laquelle tout être fini apparaît simplement comme un être qui passe, comme un être qui disparaît, qui a trouvé dans sa philosophie une expression conforme à la pensée » (*Encyclopédie, add. § 151*).

- « ... dans le système spinoziste, le monde est bien plutôt déterminé seulement comme un phénomène auquel ne saurait appartenir la réalité effective, de sorte que ce système est à regarder bien plutôt comme un **acosmisme** » (*Encyc. § 50*).

Thèse reprise par Jean Beaufret :

- « Le spinozisme, c'est l'engourdissement du monde en Dieu » (*Leçons de philosophie*).

- Une mention spéciale doit être réservée à Kant, notamment (mais pas seulement → CFJ), en ce qui concerne l'expression mathématique, le « more geometrico, de l'*Ethique*. Sa position sera examinée dans un moment.

- Au dix-neuvième siècle, on peut mentionner Nietzsche :

- « Je suis très étonné, ravi ! J'ai un précurseur et quel précurseur ! » (*Lettre à Overbeck*, 1881).

Mais bien loin de voir dans Spinoza un penseur athée, il lui arrive de considérer le « deus sive natura » comme l'expression de la nostalgie d'une forme de religiosité :

- « C'est encore cette vieille mentalité... ce besoin nostalgique de croire que le monde est semblable au moins par quelque part à cet ancien Dieu tant aimé, ce Dieu infini, à la puissance créatrice illimitée ; c'est le besoin de penser que « le Dieu vit encore » quelque part au moins, cette nostalgie qui s'exprime dans la parole de Spinoza : *Deus sive natura* (son sentiment était même : *Natura sive Deus*) ». (*Volonté de puissance*).

Ce qui explique sans doute l'intérêt de Gilles Deleuze pour Spinoza et Nietzsche... et Bergson qui écrivait :

- « Tout philosophe a deux philosophies : la sienne et celle de Spinoza ».

Au XXème siècle, la question ne se pose plus guère de réhabiliter Spinoza (quoique!), et ses commentateurs s'attachent plutôt à le comprendre, voire à s'interroger sur la validité de sa démarche. C'est notamment le cas

de Bertrand Russell (1872-1970), à la fois logicien, mathématicien et philosophe, considéré comme « logiciste ».

- Logicisme : thèse selon laquelle toutes les vérités mathématiques peuvent être déduites des lois propres de la logique.

Bertrand Russell se pose la question que tout le monde se pose : comment une éthique peut-elle découler d'une théorie de l'être qui affirme en outre que tout est déterminé ?

- « Je ne pense pas qu'une éthique puisse découler d'une métaphysique quelle qu'elle soit. Et je pense que sa métaphysique est tout à fait mauvaise du début jusqu'à la fin » (*Histoire de la philosophie*).

→ Deux affirmations explicites et un autre implicite :

- Une éthique ne peut découler d'une métaphysique. Il retient en cela la leçon de Hume, selon qui il n'y a pas de continuité de « l'être » au « devoir-être ».

- En outre la métaphysique de Spinoza est mauvaise.

- Mais, cela ne veut pas dire pour autant que son éthique est mauvaise !

→ Ni que, ce n'est pas exactement la même chose que Spinoza était un mauvais homme :

- « Spinoza est le plus noble et le plus digne d'amour de tous les grands philosophes. Si quelqu'un l'a dépassé du point de vue intellectuel, il est bien, du point de vue moral, supérieur à tout le monde » (Id.).

D'où la question :

- « Comment Russell peut-il en arriver à affirmer que, « mauvais » en métaphysique, Spinoza est « bon » en éthique ? » (P. Macherey, op. cit.)

On se doute que c'est l'aspect « more geometrico » qui retient le logicien-mathématicien B. Russell et motive sa critique de la métaphysique de Spinoza.

- « L'éthique est présentée dans le style d'Euclide, avec des définitions, des axiomes, des théorèmes. D'après ces axiomes, tout est supposé par des arguments déductifs, ce qui rend la lecture de Spinoza difficile. Un étudiant moderne qui ne peut supposer qu'il existe des « preuves » rigoureuses des faits telles que Spinoza veut établir, est obligé de faire appel à toute sa patience pour suivre le détail des démonstrations qui, en fait, ne valent pas l'effort qui s'impose. Il suffit de lire l'énoncé des propositions et d'étudier le résumé qui contient la plupart des meilleurs passages de l'*Ethique* ».

On peut s'arrêter un instant sur l'argumentation de B. Russell. Elle consiste en deux points :

- Mettre en question la rigueur des démonstrations « qui ne valent pas l'effort qui s'impose ». C'est le logicien qui pense ainsi.

- Cette critique ne conduit pas à tout rejeter de l'*Ethique*, notamment « les meilleures pages ».

Sur ce point il déclare :

- « Quand nous arrivons à l'*Ethique* de Spinoza, nous sentons, ou du moins je sens que quelque chose, sinon tout, peut être accepté même quand la base métaphysique a été rejetée ».

Que penser du jugement de B. Russell ?

Pour répondre, on peut s'inspirer de Ferdinand Alquié et de Léon Brunschvicq.

- F. Alquié :

Selon Alquié, le « more geometrico » ne concerne pas tant l'apparence euclidienne que le rejet des causes finales et de l'anthropomorphisme. Les propriétés de Dieu, de l'homme, résultent de leur définition comme les propriétés du triangle résultent de sa définition.

- « Les mathématiques nous délivrent de toutes les idées qui, selon, Spinoza, font l'erreur et le malheur des hommes : l'anthropomorphisme, la finalité. Elles nous interdisent de nous représenter Dieu comme un surhomme, comme un esprit conscient de soi qui choisit, qui construit le monde en vue de fins, et qui pourrait juger les hommes. Elles nous conseillent de partir de l'Etre infini qui est la cause et la raison de tout ce qui est » (*Leçons...*).

Le monde n'est pas le résultat d'une création attribuée à la volonté de Dieu (« Fiat lux ! »), conçu, imaginé comme un roi, un juge, un « surhomme » qui agirait d'après une fin établie par sa volonté, mais le déploiement de la définition de la substance divine, composée d'attributs et de modes.

- Il est permis de penser que c'est la qualité de logicien et de mathématicien de Bertrand Russell qui l'empêche de saisir la signification véritable du « more geometrico ». Plus précisément c'est la position « logiciste », selon laquelle les démonstrations mathématiques sont des déductions logiques -, de Russell, qui le conduit à comprendre ainsi la signification des démonstrations » dans l'*Ethique*

- Comme l'écrit L. Brunschvicq :
- « ...il y a géométrie et géométrie ».

En langage kantien, on dirait que Spinoza fait la confusion entre « déduction logique » et « démonstration mathématique ».

Pour aller vite :

Une proposition logique est « analytique », elle n'apprend rien de nouveau en terme de connaissance. La « déduction », l'opération logique, « explicite », ce que fait « l'analyse », ce qui est déjà présent dans un concept. La logique n'est pas à proprement parler une science, elle en est comme le « vestibule » (il faudrait lire attentivement la *Préface à la seconde édition* de la CRP).

Toute autre est la « démonstration » mathématique, qui est un jugement « synthétique », c'est-à-dire qui apporte une connaissance nouvelle qui n'était pas contenue dans le concept étudié.

De sorte qu'une « démonstration » n'est pas une « déduction ».

- « Que l'on donne à un philosophe le concept d'un triangle et qu'on le charge de trouver à sa manière quel peut être le rapport de ses angles avec l'angle droit. Tout ce qu'il a, c'est le concept d'une figure enfermée entre trois lignes droites, et, dans cette figure, le concept égal d'angles. Il aura beau réfléchir, tant qu'il voudra, sur ce concept, il n'en fera rien sortir de nouveau.. Il peut analyser et rendre clair le concept de la ligne droite, ou celui d'un angle, ou celui du nombre trois, mais non pas arriver à d'autres propriétés qui ne sont pas du tout contenues dans ces concepts. »

- « Il n'y a que les mathématiques qui contiennent des démonstrations ».

Kant montre que ce qui garantit la dimension rationnelle des mathématiques réside dans le fait que les démonstrations géométriques s'appliquent à la forme de l'intuition sensible de l'espace. Dès lors il ne peut y avoir de démonstration (donc pas de « more geometrico » légitime en métaphysique) d'objets par définition supra-sensibles. Il n'y a pas de théologie rationnelle... donc pas de Spinozisme possible !

Et Kant ajoute :

- « Rien n'est plus préjudiciable à la philosophie que la mathématique, c'est-à-dire l'imitation qu'elle en fait dans la méthode de penser ». (*Recherches sur l'évidence des principes de la théologie naturelle et de la morale*)

→ Loin d'y voir une preuve de la rigueur de cette œuvre, Kant y voit au contraire une expression du dogmatisme de Spinoza.

- (Le spinozisme est) à ce point dogmatique qu'il va jusqu'à rivaliser avec les mathématiques dans la rigueur de la démonstration ».

Sous-entendu : rivaliser à tort !

Spinoza fait comme si la structure logico-mathématique de l'*Ethique* suffisait pour établir une connaissance rationnelle de Dieu...

Et Bertrand Russell pense que c'est parce que Spinoza n'est pas suffisamment logicien que sa métaphysique est discutable alors que pour Kant la « faute » de Spinoza réside dans un **excès de logique** !

Kant : mathématiques ≠ logique, Russell : mathématiques = logique.

Tout se passe pour Spinoza comme si « **causa sive ratio** » !

De ce point de vue, Spinoza fait un usage pré-critique, dogmatique de la raison, ce qui contredit le jugement porté par Robert Misrahi qui déclare que :

- « Spinoza est le premier moderne authentiquement révolutionnaire » (*Introduction à l'Ethique*).

Mentionnons pour le « fun », Jean Paul Sartre, à propos de Paul Nizan :

- « Contraint par le programme d'étudier le *Discours de métaphysique*, il se vengeait en dessinant avec talent la déroute de ce philosophe coiffé d'un chapeau tyrolien la fesse droite marquée par la semelle de Spinoza ».

L'engouement pour Spinoza dépasse le cadre des spécialistes. A titre d'exemples, dans le roman de Bernard Malamud, *L'homme de Kiev*, dont le personnage principal est un pauvre juif ukrainien, on y lit que ce dernier avait lu quelques pages de Spinoza.

Mentionnons encore Levinas :

- « ... il existe une trahison de Spinoza. Dans l'histoire des idées, il a subordonné la vérité du judaïsme à la révélation du Nouveau Testament (*Difficile liberté*).

Ou encore :

- « ... la pensée et la liberté nous viennent de la séparation et de la considération d'Autrui. Cette thèse est aux antipodes du spinozisme » (*Id.*).

- Conclusion- Quelques questions en suspens

Une difficulté concerne le rapport entre l'imagination et la raison, entre l'ignorant et le sage, relativement à la possibilité du salut.

Si l'ignorant vit sous l'emprise de l'imagination, on ne comprend pas comment, du sein même de l'imagination, il peut prendre la voie de la libération.

Cette question est posée notamment par un commentateur, Charles Ramond :

- « ... le problème est toujours de savoir comment un entendement impuissant sera capable de se réformer du fond de son impuissance surtout lorsque la voie de la décision subjective, évoquée fugitivement dans les premières pages du T.R.E., est exclue par l'Ethique ».

Arrêtons-nous sur ces « premières pages du T.R.E. » :

- « Après que l'expérience m'eut enseigné que tout ce qui se présente fréquemment dans la vie ordinaire est vain et futile, voyant que tout ce dont j'avais peur et tout ce qui me faisait avoir peur n'avait en soi rien de bon ni de mauvais, sinon en tant que l'âme en était mue, je résolus enfin de rechercher s'il y aurait quelque chose qui fût un bien vrai, et qui pût se partager, et qui, une fois rejeté tout le reste, affectât l'âme tout seul. Je dis *je résolus enfin* de rechercher s'il y aurait quelque chose qui fût un vrai bien, et qui pût se partager, et qui, une fois rejeté tout le reste, affectât l'âme tout seul ».

Explication :

- La « vie ordinaire » est source d'insatisfaction. Les biens qui se présentent , « richesse, honneurs, lubricité », sont des faux biens qui distraient du « bien vrai », **s'il existe !**

D'où sa « résolution » :

- « ...je découvris d'abord que si, renonçant à ces choses, je m'attaquais à la nouvelle manière d'être, je renoncerais à un bien incertain de par sa nature... au profit d'un incertain, certes, mais non point de par sa nature (je cherchais en effet un bien fixe), mais seulement quant à son obtention...Je me voyais en effet ballotté en un péril suprême, et contraint de chercher de toutes mes forces un remède, fût-il incertain, out comme un malade souffrant d'une maladie mortelle, qui, lorsqu'il prévoit une mort certaine si l'on n'y applique un remède, est contraint de le rechercher de toutes ses forces, fût-il incertain, vu que toute son espérance réside en lui ».

Arrêtons-nous sur cette comparaison avec la « maladie mortelle ». L'expérience montre que celui qui se sait atteint d'une maladie mortelle est prêt à accepter tous les traitements possibles même ceux qui lui paraîtraient « incertains », voire absurdes !

L'exemple de la maladie fait comprendre qu'il existe, du sein même de la maladie, une attitude, une « voie », la seule, qui contient la possibilité de la guérison, de la libération !

Et son résultat :

- « Je ne voyais qu'une chose : c'est que, aussi longtemps que l'esprit s'agitait autour de ces pensées, aussi longtemps il se trouvait détourné de ces choses (« richesses, honneurs, lubricité ») et pensait sérieusement à la nouvelle manière d'être, ce qui me fut d'un grand soulagement. Car je voyais que ces maux ne sont pas d'une telle condition qu'ils se refusent à céder aux remèdes. Et quoique ces intervalles, au début, fussent rares et ne durassent que très peu de temps, une fois pourtant que le vrai bien se fut fait de plus en plus connaître de moi, ces intervalles furent plus fréquents et plus longs, surtout lorsque j'eus vu que l'acquisition de l'argent, ou la lubricité et la gloire, nuisent aussi longtemps qu'on les recherche pour elles-mêmes et non comme des moyens pour d'autres choses, tandis que si on les recherche comme des moyens, alors elles auront mesure, et nuiront très peu... ».

Explication :

- La vie ordinaire présente des biens incertains, « par leur nature ».
- Je « résolu » de rechercher un « bien vrai », « par nature », mais incertain « quant à son obtention ».

Mais ce renoncement, qui suppose une « résolution », du fait du caractère incertain « quant à son obtention » s'accompagne d'un « grand soulagement », de sorte que le caractère incertain « quant à l'obtention » fait place à l'expérience certaine d'une **libération**.

La « résolution » de la difficulté initiale est dans la « résolution » !

Tout se passe donc comme si la résolution de chercher un « bien vrai », quand bien même il serait « incertain », lève l'incertitude quant à son obtention. La **recherche** du bien vrai est le bien vrai.

(N. B. Comparer avec Pascal).

D'où la réponse à la question « la voie de la sagesse », bien que rare, est possible.

Comme le titre l'indique, l'entendement est capable de « réforme ».

Mais

Ce qui vaut pour le T.R.E. ne vaut pas pour l'*Ethique*.

Et Charles Ramond parle du « « préjugé encore tenace » (du T.R.E.) selon lequel « l'institution d'une vie nouvelle » dépendrait d'une résolution initiale c'est-à-dire au fond d'un sursaut de la volonté. Dans l'*Ethique* en effet, on chercherait en vain le moment d'une rupture décisive, œuvre de la volonté. L'*Ethique* elle-même ne se présente pas du tout comme le passage d'une servitude à une libération ».

Ce que souligne Jean Brun :

- « La difficulté première du spinozisme vient de ce que, pour accéder à l'Eternité, il importe de s'y être déjà situé d'emblée afin de vraiment concevoir toutes choses sub quadam specie aeternitatis ».

Précisons que le « spinozisme » de Jean Brun est celui de l'*Ethique*... qui va dans le même sens qu'Alexandre Kojève :

- » L'*Ethique* démontre l'impossibilité de sa propre apparition à un moment donné du temps quelconque. Bref, l'*Ethique* n'a pu être écrite, si elle est vraie, que par Dieu lui-même ; et - notons-le bien - par un Dieu non incarné... Spinoza est le Dieu transcendant qui parle, certes, aux humains, mais qui leur parle en Dieu éternel » (Introduction à la lecture de Hegel).

La compréhension de l'*Ethique* suppose qu'on n'est plus dans le registre de l'imagination. Ce qui fait dire :

- A Jean Brun :

- « Le souci de Spinoza... élimine... l'expérience de la démarche et de l'itinéraire ».

A une nuance près : cela vaut surtout pour l'*Ethique* !

- Et à Alexandre Kojève :

- « L'*Ethique* démontre l'impossibilité de sa propre apparition... L'*Ethique* doit être pensée, écrite et lue « en un clin d'oeil ». Et c'est là l'absurdité de la chose ».

Le langage de la « réforme », de l'itinéraire, du chemin, par lesquels on passe de la servitude à la liberté, n'est pas celui de l'*Ethique*.

Et pourtant

l'*Ethique* se termine par cette affirmation :

- « Si la voie qui y conduit (au vrai contentement) paraît être extrêmement ardue, encore y peut-on entrer ».

Tout se passe comme si le Spinoza du *Traité de la réforme de l'entendement* n'était pas le Spinoza de l'*Ethique*.

Laissons le dernier mot à Ferdinand Alquié, qui, au terme d'un livre de 350 pages consacré à Spinoza, avoue :

- « ... nous avouons ne pas « comprendre » l'*Ethique*. Le présent ouvrage est l'expression de cet aveu » (*Le rationalisme de Spinoza*).